

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE QUOTIDIEN ANARCHISTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS	
POUR LA FRANCE	POUR L'EXTRÉMIE
Un an.... 80 fr.	Un an.... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois 20 fr.	Trois mois 28 fr.
Chèque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRE COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

SOUS LE REGNE DE SARRAUT

On exploite le Cambodge comme une ferme de rapport

Voilà bien le principe de l'autocratie : considérer un pays comme un domaine qui vous appartient en propre et dont les habitants ne sont que les instruments d'exploitation. Ce principe est appliqué au Cambodge absolument comme il l'est par Mussolini en Italie, comme il le serait en France sous la coupe d'un Léon Daudet triomphant.

L'administration du résident supérieur Baudoin consistait surtout à exploiter le Cambodge comme une ferme. Son unique souci était de tirer de tout des profits personnels.

Un exemple de ce système de gabegie nous est donné par la façon dont fonctionnait l'Ecole professionnelle de Phnom-Penh.

Pendant des années, les artisans de l'Ecole professionnelle de Phnom-Penh ont confectionné des meubles, sculptures, objets d'art, pièces de collection et d'orfèvrerie de toutes sortes pour le résident supérieur Baudoin et ses amis.

Une simple inspection montrera que les achats importants, aux frais du budget, de bois précieux, de bronze, de matière d'or et d'argent, etc... ne sont pas représentés en sortie. Tout le personnel français et indigène témoignera aussi de cela, qui est de notoriété publique. Les détournements commis de ce chef par le résident supérieur Baudoin sont très importants. On s'assurait la complaisance du personnel au moyen d'avancements, d'indemnités, d'avantages accordés, même aux membres de leur famille. On avait recours à différents procédés pour le transfert en France des richesses ainsi constituées aux dépens du budget.

Voici un épisode qui caractérise ce genre de subterfuges frauduleux :

En mai 1919, Mme Baudoin, rentrant en France sur le paquebot *André-Léon*, emporta plusieurs charrettes de caisses contenant des objets précieux, cadeaux, etc... Un fonctionnaire français de l'entourage de M. Baudoin fut chargé de l'embarquement des nombreuses caisses qu'il avait ordre de déclarer comme « papiers et archives personnels du résident supérieur Baudoin ». Le personnel des Messageries Maritimes refusa l'embarquement des caisses sous cette déclaration évidemment fausse, attendu qu'à travers les claires-voies de certaines caisses on pouvait voir les toiles d'emballage et des meubles sculptés. La difficulté fut soumise à l'agent général de la Compagnie, M. Maurice, que M. Baudoin dut aller voir lui-même et qui, sur l'insistance de M. Baudoin, finit par autoriser l'embarquement des objets volés, sous la responsabilité du déclarant.

Encore un fait de notoriété publique : Le 9 février 1920, sur le paquebot des Messageries Maritimes *Cap-Corona* (actuellement *Angora*, de la même compagnie) s'embarquait, à Saigon, M. Deloche de Campocasso, des Services agricoles et commerciaux du Cambodge, envoyé en mission à Lyon, à la Foire de l'époque, par le résident supérieur Baudoin et voyageant de ce chef au compte du budget du Protectorat. Le même paquebot transportait, pour être exposés à Lyon, des objets divers contenues dans un certain nombre de caisses, ayant fait l'objet de réquisitions régulières de transport au compte du dit budget. Le résident supérieur Baudoin, sous le couvert de cette mission et aux soins de M. de Campocasso, expédia, à bord du même paquebot, un lot important de caisses contenant des meubles et objets personnels collectionnés comme il est dit plus haut. Et pour faire supporter au budget le transport des dites caisses au moyen de réquisitions, M. Baudoin employa la manœuvre frauduleuse suivante : les caisses étaient toutes désignées sur les réquisitions comme devant être expédiées à Lyon, mais celles qui étaient réellement destinées à l'exposition et celles de M. Baudoin, portaient respectivement une série de numéros simples et une série de numéros bis, ce qui a permis, au débarquement à Marseille, de reconnaître les caisses de M. Baudoin, qui furent expédiées à Nice ou à Paris.

Enfin, en 1922, M. Baudoin, qui devait rentrer en France au retour de M. Long, confia au représentant d'une maison de commerce de Saigon-Phnom-

Pen le transport d'un certain nombre de caisses contenant des trésors constitutifs comme il a été dit plus haut.

L'emballage de toutes ces richesses s'appropriait ainsi le résident supérieur, était fait au compte du budget. C'est M. de Villeneuve, sous-chef de cabinet, qui payait sur les fonds publics les ouvriers spéciaux, les achats d'emballage et de toile à voile, etc., etc... Il ne cachait pas à ses amis que des sommes importantes étaient ainsi dépensées pour le compte personnel du résident supérieur. Poussant très loin cette mise au pillage systématique des fonds du budget dont il avait la charge, ce haut fonctionnaire de la République alla même jusqu'à se faire confectionner, avec du cuir acheté aux frais du budget, plusieurs douzaines de paires de souliers, à la prison de Phnom-Penh. Les boîtes pour ces chaussures furent faites à l'Ecole professionnelle !

Et pendant ce temps, par ordre de ce résident supérieur, des centaines d'indigènes croupissaient dans cette même prison de Phnom-Penh, sans qu'aucun dossier existât sur leurs cas. Depuis des années et des années, six, sept, huit, dix ans, ils étaient là, les malheureux qui attendaient un jugement qui jamais ne venait, de pauvres indigènes qu'on avait arrêtés pour de simples contraventions ou pour avoir dérobé quelque poignée de riz.

Eternelle histoire : hélas ! elle n'est pas seulement d'Indochine — elle est de tous les pays.

Mais, sous le règne de Sarraut, les gros voleurs officiels, les honorables malfaiteurs, ne prennent aucune précaution pour de tels exploits. Avec cynisme ils pillent, volent, assassinent, sûrs de l'impunité, fiers de l'admiration que leur « œuvre civilisatrice » provoque dans les milieux politiques d'*Action Française* et du Bloc National, dans les Chambres de commerce, dans la presse véiale et autres milieux d'égale corruption.

LA SCIENCE QUI TUE

44 hommes au fond de la mer

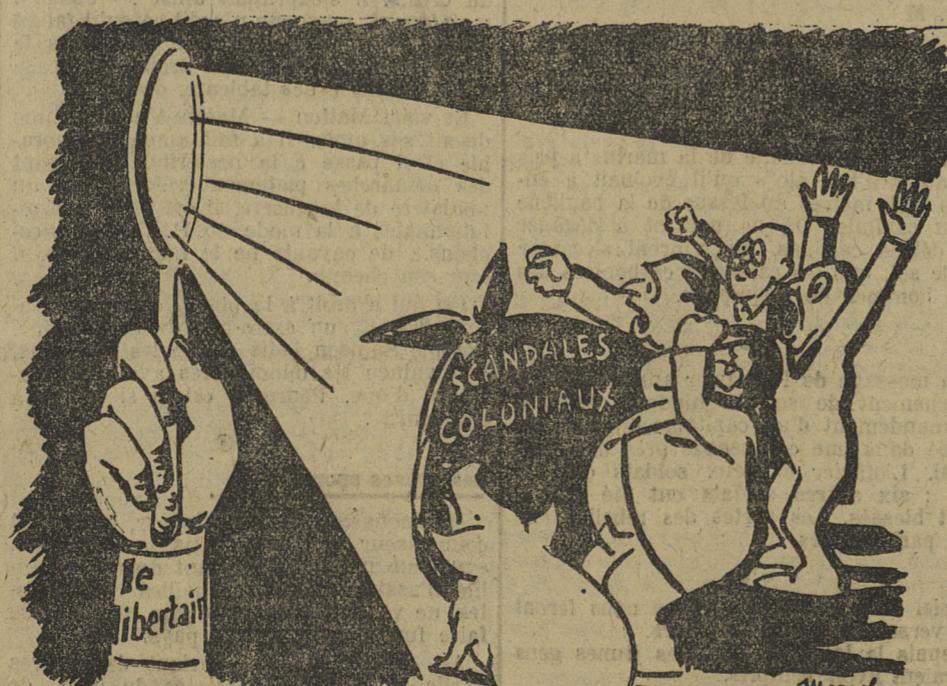
Le sous-marin japonais 43 est entré en collision avec le cuirassé *Tatsuta*, à seize kilomètres au large du port de Séabu, et a sombré par environ quarante mètres de fond.

Quatre officiers et quarante marins se trouvent à bord.

Et voilà ! pour mettre au point les engins avec lesquels on crée la mort, les gouvernements de tous les pays sacrifient les jeunes générations.

Quand les gars de vingt ans verront-ils qu'il y a des causes plus nobles auxquelles on peut se dévouer ? Et quand aussi les savants comprendront-ils qu'ils feront mieux de se dévouer aux œuvres de vie ?

UNE LUEUR DANS LA NUIT



— Cette lumière est vraiment gênante !

Les "soviets" vont adhérer à la Société des Nations

Et Bonomini ?

Les docteurs Desplas et Vaccaro ont rédigé, à 15 heures, le bulletin suivant :

L'état de santé du commandeur Bonomini s'étant brusquement aggravé, la complication qu'on craignait (abcès intracérébral) a été diagnostiquée immédiatement. D'urgence, le docteur Desplas, assisté du docteur Vaccaro, a procédé à l'ouverture d'un abcès extra-cérébral en communication avec un abcès intra-cérébral dans lequel, à 7 centimètres de profondeur, se trouvait le projectile, qui a été extrait.

Le pronostic est des plus réservés, étant donné la pénible complication qui s'est produite. — Signé : docteurs DESPLAS et VACCARO.

Nous n'avons aucun bulletin de santé de Bonomini.

M^r Henry Torrès va le voir souvent, et notre camarade attend avec impatience la date de sa comparution devant les assises pour établir devant l'opinion publique de notre pays les actes ignominieux du fascisme et faire remarquer combien horribles sont les actes de banditisme de ceux qui occupent le pouvoir en Italie.

Par exception, nous accepterons...

Après le 22 mars, le *Libertaire* quotidien sera mis en vente dans tout le département de la Seine dans les mêmes conditions et dans les mêmes endroits qu'auparavant.

C'est que dans certaines localités de la grande banlieue (Seine-et-Oise) que nous cesserons, à partir de samedi, nos envois. Nous republierons demain, d'ailleurs, les noms des villes de province (et de Seine-et-Oise) dans lesquelles nos lecteurs seront assurés de pouvoir se procurer chaque jour notre organe.

Devant notre décision — qui n'a pas été prise sans réflexion — les acheteurs au numéro des autres centres et communes devront aviser. Pour rester nos lecteurs, ils trouveront bien moyen de s'abonner. D'autant plus que, pour leur faciliter ce mode d'achat de notre journal, notre administration acceptera, par exception, des abonnements d'un mois, au prix de sept francs.

SOUS LE JOUG DES CAPITALISTES

Les efforts des hommes contre la vie

Londres, 19 mars. — L'Amirauté britannique vient de dresser le tableau comparatif des flottes de l'Angleterre, des Etats-Unis, du Japon, de la France, de l'Italie, de la Russie et de l'Allemagne, le 1^{er} février. Voici :

Bateaux construits :

	Croiseurs de bataille	Croiseurs	Torpilleurs et destroyers	Sous-Marins
Angleterre	22	50	486	61
Etats-Unis	18	25	309	115
Japon	10	17	78	44
France	9	11	48	48
Italie	7	13	51	43
Russie	6	3	20	23
Allemagne	8	2	16	—

Bateaux en construction ou en projet :

	Croiseurs de bataille	Croiseurs	Torpilleurs et destroyers	Sous-Marins
Angleterre	2	4	3	7
Etats-Unis	»	11	»	11
Japon	»	12	28	33
France	»	3	12	21
Italie	»	2	8	4
Russie	1	1	26	1
Allemagne	»	1	»	»

Que d'efforts perdus pour des œuvres de mort.

Dans la société que les anarchistes s'efforcent d'instaurer on ne connaît point semblable gaspillage des forces humaines. Le patriotisme, le militarisme ne domineront plus dans la vie des hommes : notre révolution les aura anéantis à jamais. Et au lieu de fabriquer croiseurs, torpilleurs, sous-marins on fabriquera navires marchands et machines agricoles.

L'embouteillage de l'Anarchisme

par I. I. Ipsen

Ce qui m'a mis en branle-bas pour écrire cet article — et ce n'est pas de la petite hâte pour un Danois — c'est le livre nouvellement paru : *l'Imposture religieuse*, de notre camarade Sébastien Faure. Il paraît qu'il vient de tuer le bon Dieu, ce qui a d'ailleurs été fait plusieurs fois et sera sans doute à refaire. A vrai dire, il me semble que Sébastien Faure se débat là dans le néant, qu'il s'épuise dans la fonction du grand rien, à l'instar de notre grand Don Quichotte que j'aime bien pour son idéalisme infatigable, un idéalisme qu'il faudra éveiller dans le cœur de chaque homme. Permettez donc à son vieil ami Sancha Panca de lui poser quelques réflexions sur ce thème.

Dieu, pour moi, est un moulin à vent dans les nuages, mais une fiction pourtant nécessaire à tous ceux que hantent les mystères de la vie. Or, celui qui dit : il y a un Dieu, pose un dogme, et nous autres, anarchistes, nous voulons abolir les dogmes ; mais celui qui dit : il n'y a pas de bon Dieu, pose par la même un autre dogme, et le second vaut bien le premier, personne ne pouvant jamais prouver ni l'un ni l'autre. Ce sont là deux dogmes opposés ; la querelle est éternelle, donc on y perd son temps et son latin en outre.

Je sais bien ce qu'on va me répondre : la foi en Dieu, la religion, fait autorité, et nous combattions toute autorité. Je mets à part la vérité opposée, c'est-à-dire que la non-foi en Dieu, l'athéisme, se pose également en autorité, comme tout dogme.

Eh bien, combatissons l'autorité religieuse, écrasons l'influence ; mais Voltaire n'a-t-il jamais voulu dire autre chose que cela : écrasons la religion posée en autorité, voire

l'église, Rome ; ne fait-il pas la distinction entre la religion, établie en Etat et le sentiment religieux qui s'empare de tout homme quand il se trouve face à face avec les mystères de l'âme, ce sentiment qui mène parfois même à l'athéisme, autre sorte d'affection devant l'incompréhensible, rage de savoir à tout prix, tout comme il mène à la religion. Les deux affirmations ont la même source : « Je veux savoir, eh bien, Dieu existe ! — Elf bien, Dieu n'existe pas ! »

Prenons la position du troisième larron, la position de celui qui prétend que ni l'existence de Dieu, ni son inexistence ne pourront jamais être prouvée. Écrasons donc la ver avide de lumière et sortant péniblement des ténèbres du moi. Jamais vous n'arriverez à en extirper le sentiment qui lui fait toujours tourner de ce côté ses pauvres yeux presques aveugles ; car c'est son existence à lui qui est en jeu, c'est sa façon de respirer. Robespierre était un sage en reniant la déesse Raison et en réinstallant l'Être Suprême, qui ne le lui a d'ailleurs jamais demandé.

Conclusion sur ce point : La lutte contre le sentiment religieux constitue une partie de ce que j'appelle l'embouteillage de l'anarchisme ; car l'anarchisme n'a rien ou peu de chose à faire en pareille matière. Dans la société telle — non pas que nous la rêvions — mais telle que nous la voulons, on doit bien laisser une petite place au Dieu inconnu ; mais renversons les icônes de tous ceux qui ont été érigées en Dieux par l'infâme Etat-Dieu. Ainsi nous ne bloquerons pas la voie qui mène à l'anarchisme et nous n'aurons pas de bagages superflus pour ce petit voyage, qui se fait avec un seul baluchon : l'abolition de l'Etat.

Un autre inconvenient vient de ceux qui nous parlent toujours d'une morale anachronique à opposer à celle de l'Etat, patron de tout le monde. Or, nous n'avons pas besoin du tout de morale, mes amis. C'est encore la une cause d'embouteillage. Le philosophe-poète allemand Friedrich Nietzsche a dit ceci : « L'individu cherchant lui-même son bonheur, on ne doit pas lui faire des prescriptions quant au chemin qui mène au bonheur ; car le bonheur individuel prend sa source en ses propres lois, inconnues à tout autre, et ne saurait être qu'entravé par les prescriptions émanant d'autrui. En effet, les prescriptions dites de la morale sont érigées contre les individualités et ne veulent nullement leur bonheur. S'ériger en tribunal moral doit nous répugner comme étant de mauvais goût. Laissons cette action de mauvais goût aux personnes qui ne sont occupées qu'à traîner le passé un petit bout de chemin plus loin dans les temps, et qui, eux, ne sont jamais le présent. » Voilà la chose mise au point : les moralisateurs ne sont pas de leur temps, ils sont du temps passé ; ils ne vivent point leur vie à eux mais celle d'autrui ; et leur temps et leur vie par là-même deviennent sans but et inopérants. Ils nous barrent la route en avant. Malheureusement ils sont nombreux, et l'humanité n'avance pas dans la cohue.

Justement les anarchistes s'occupent beaucoup et beaucoup trop du nombre. Parbleu, cela se comprend ; dans les pays parlementaires, dits civilisés, on se dénombre, on se compte, on vit dans la foi en Sa Majesté la Majorité. On est bien trop instruit pour croire en Dieu, mais on croit fermement dans le nombre, à l'instar du philosophe grec Pythagore, selon qui les chiffres étaient avant la création du monde et pour lequel il y en avait même de sacrés.

Or, le jour national du grand dénombrement, le jour des élections parlementaires, deux chiffres surtout sont tenus en sainteté : l'un, c'est le zéro qu'on ajoute au zéro, dans la conviction que les zéros additionnés aux zéros font un député ; l'autre, c'est le chiffre ainsi obtenu, la majorité. Inclions-nous, c'est là la vérité et le bonheur depuis Pythagore. Mais le malheur pour les anarchistes, qui dépendant nient ce « bonheur suprême », c'est qu'ils ont pris la mauvaise habitude de se compter eux aussi. Cela me fait parfois penser à l'opinion un peu paradoxale que nous sommes vraiment trop d'anarchistes de par le monde. Or, ce qui me console un peu, c'est qu'au Danemark, où nous nous comptions également, nous ne sommes que quinze et parmi ces vingt, l'un d'eux vient de partir pour Paris, un autre a pris un engagement à bord d'un navire au long-cours, ce qui nous réduit à 13, autre chiffre sacré. Laissez-moi donc petite minorité feront au peuple révolutionnaire révoltes ne sont pas la besogne proprement dite de la minorité, elles sont toujours l'œuvre des bons bourgeois qui forment la majorité, qui forment les classes, classe ouvrière comme classe capitaliste, les hommes vivant en troupeaux, troupeaux gouvernés comme troupeaux gouvernants, fantot soldats, tantôt électeurs, toujours observés de la pensée que les vaches soient bien gardées, les impôts payés, une Ruhr quelque part, le monde renversé. En vérité, c'est — hélas ! — ce qui finit toujours par se passer. Et voilà la révolution : le moment où les idées anarchistes d'une petite minorité fera au peuple révolutionnaire une nouvelle mentalité, base d'une nouvelle société. Or la grande préoccupation du nombre est l'affaire de ces nombreux « révolutionnaires », malgré eux, tandis que pour les anarchistes la même préoccupation ne crée jamais qu'un embouteillage. Je donne ici à méditer un mot qui m'a été dit un jour par un anarchiste danois, par ce même compagnon qui court actuellement le monde : « Je ne table jamais que sur les paris composés d'un seul membre ». A un point de vue il a raison ; à un autre il a tort : il faut parfois tabler également sur les hommes tropicaux qui renversent tout dans leur course folle vers les étables de l'Etat, dont les fonctionnaires finiront par tuer la fonction.

Ceci n'est pas nouveau ; seulement il faut y penser. Continuons donc l'énumération de nos torts.

Il y a des anarchistes qui s'embarquent dans la coopération. En effet le mot sonne bien, l'anarchisme ayant pour but immédiat une nouvelle forme de la production humaine, la libre coopération. Malheureusement le mouvement coopératif actuel n'a de l'anarchisme que le nom si heureusement choisi ; les social-démocrates s'en égareront, la coopération est devenue une participation à la bataille capitaliste de tous les jours. On coopère pour le profit et nous voilà dans l'opposé même de l'anarchie. Il y a qui prétendent que le mutualisme des social-démocrates nous prépare à la mutualité idéale ; dans ce cas-là c'est une idée bien camouflée, et, pour ma part, je ne vois pas comment la guerre du travail peut mener à la paix du travail, le militarisme mener à la démolition, à moins que nous ne nous trouvions encore ici devant la coopération révolutionnaire des foules établies, ignorantes de tout ce qu'elles font. A la fin, une société meilleure ne sera jamais créée que par des hommes meilleurs, donc par des hommes ayant une autre mentalité que la mentalité capitaliste, mettons par des anarchistes.

En Scandinavie, des compagnons se sont lancés dans le Néo-Malthusianisme. Autre diversion capitaliste : le pauvre monde sauve en l'empêchant de croître et de multiplier, en se refusant à peupler la terre... Un remède à rebours, le bonheur dans la diminution et non dans l'énanouissement, une humanité estropiée au lieu d'une humanité riche. La chose se comprend facilement par le milieu : nous vivons dans des conditions où les restrictions s'imposent. Mais un idéal cela ? Non ! De l'anarchisme ? Jamais ! Au fond d'ailleurs c'est même une erreur, car les hommes sont les animaux les moins nombreux de la terre. Même l'Europe, où l'on s'ent'regorge, est inégalement peuplée ; ainsi la Scandinavie, bien plus grande que la France, n'a que 11 millions d'habitants, et pourtant, on se serre la cinture, ici comme là. Le mariage à deux enfants, ce n'est pas là que le cri de désespoir que poussa la démocratie en s'apercevant de sa propre infériorité. Le nouveau Malthus pourra aller rejoindre le vieux. Et les anarchistes ne font qu'obstruer la voie menant à l'avenir en s'affublant d'idées déroutantes de ce genre.

Cela me fait penser aux camarades qui rêvent de la réalisation d'une langue universelle ; dans ma jeunesse cette langue s'appelait Volapük, aujourd'hui c'est l'Es-

péranto. Comme idéal c'est beau, mais impraticable, et c'est le pire qu'on puisse dire d'un idéal. En effet, une langue nait, vit et meurt, elle ne se crée pas artificiellement. La langue universelle aurait le sort d'être mort née, tout comme l'homunculus des sorciers du moyen âge. Le progrès se fait toujours par la variété, jamais par l'uniformité. L'espéranto ne vaut pas l'alphabet des sourds-muets, et ne constitue qu'un empêchement de plus dans les efforts pour faire avancer l'humanité.

Si l'on a le temps de s'occuper de tout, on pourra bien se faire soldat dans la grande armée des abstinentes. Évidemment les hommes ne doivent pas boire vin et bière comme des trous ; si même les libertaires s'occupaient parfois un peu moins du bonheur des autres et un peu plus de leur propre bonheur, le tout irait certainement mieux. Nous ne sommes point là pour former une armée du salut, surtout quand il s'agit d'individus qui ne veulent pas être sauvés : la mort naturelle d'un ivrogne ivré, c'est la mort au fond de la bouteille. Qu'il y crève ! Les humanitaires ont souvent trop bon cœur ; ils barrent la route aux anarchistes par le débordement de leur humanité.

**

Il y en a d'autres qui plongent dans le Georgisme. Il est juste qu'on essaye l'imposture sur la terre, comme on a essayé tant de remèdes de bonne femme et de brave homme ; seulement, selon Henry George si l'on conserve l'impôt, il faut conserver l'argent, l'Etat. Sa réforme ne nous avancera donc guère. Recommodages que tout cela ; une culture mourante ne se laisse pas raccommoder, le bas de laine du capitalisme ne vaut plus tous ces soins-là. Et la réforme de l'école donc ? Ferrer, Montessori ? Certes, certes. Et les progrès du féminisme, le vote par famille ? Votez, votez. L'antimilitarisme alors ? J'admire ceux qui refusent le service militaire ; un jeune homme de mes amis fait actuellement ses 21 mois dans une prison à Copenhague. La grève générale ? Excellente idée, un peu surannée peut-être. Les bombes ? Ça sent bon dans le nez d'un vieux qui était jeune du temps de Ravachol ; seulement, de l'autre côté on a déjà lancé les gaz asphyxiants, et comme disait ce brave président de la Chambre des députés : la séance continue ! Il ne faut pas parler de bombes à l'époque des Lundendorff et des Poincaré.

Et quoi donc ? Je tâcherai de vous le dire en quelques mots.

Tous ces gens-là n'ont pas tout à fait tort ; c'est la saine variété de la nature elle-même qu'ils représentent. Sous ce rapport, tout va bien. Mais il y a l'anarchisme et les anarchistes ; là il faudra faire un front d'unité, et cela d'autant plus que l'idée anarchiste enferme en soi tous les efforts pour le renversement de la vieille culture pourrie et le rétablissement d'une nouvelle société. Notre but n'est pas une quelconque des nombreuses stations intermédiaires, c'est le point terminus envisagé par la génération à laquelle nous appartenons ; nous ne nous intéressons pas aux réformes en soi impossibles dans l'état actuel des choses, pas plus qu'à une moralité ne pouvant jamais sortir de la mentalité amorale dans laquelle nous respirons, pas plus qu'aux améliorations du travail là où tout travail est un non-sens, pas plus qu'au bonheur là où le malheur est de rigueur depuis la naissance jusqu'à la fosse commune ; mais nous voulons un changement radical et à fond, nous voulons renverser le monde à l'envers dans lequel nous paraissions condamnés à vivre sous l'imprédition d'une destinée que nous pourrions cependant dominer nous-mêmes, au lieu de la considérer comme la punition d'une tare originelle. Et d'abord, l'Etat reposant sur le salariat, nous voulons abolir le salariat.

Voilà l'anarchisme. Tout le reste, ce sont des wagons vides qui embouteillent l'entrée de la gare terminus pour la génération actuelle.

**

Encore, tous ces à côté de l'anarchisme nous ont changé en des pleurnichards, plutôt qu'en des révolutionnaires. On voit l'insuffisance des nombreux remèdes proposés de part et d'autre, et comme l'a dit Nietzsche : « On parle de son sort à supporter, on prend la pose, le dos large, et l'on gémit : l'Atlas infortuné que je suis ! » Un vrai révolutionnaire parle tout autrement, et il jette bas le fardeau, fut-il lourd comme une montagne ou comme le ciel même.

Car ne nous méprendons pas sur le sens actuel de ce mot : révolution. Dans les temps passés la révolution, c'était une barricade ; de nos jours, c'est un travail. La seule question qui se pose au moment du grand chambardement, du grand Vladislavitch, comme disent les Allemands, c'est celle du travail selon la nouvelle formule, l'ancienne ayant fait complètement défaut justement par les soins qu'apportèrent les bons bourgeois, les citoyens social-démocrates, les camarades bolcheviques et autres étatistes. Voilà l'Etat par terre, et immédiatement le travail commencé pour que jamais plus ne renaîsse l'Etat, fut-ce même sous le nom falacieux d'Etat socialiste. Fini, le salariat, en ayant le travail libre.

Ne me demandez point comment on s'y prendra alors pour faire marcher la production. Si, à la fin, le monde a été assez sage pour s'arranger à célébrer la faillite de la production capitaliste, il s'arrangera bien pour mettre quelque chose à sa place. En effet, dans un très vieux livre danois, je le ceci :

« Si quelqu'un vient me demander : Comment est le pays du bonheur ? Alors je lui répondrai franchement, par la réponse donnée autrefois par un prêtre : « Si quelqu'un désire entrer au paradis, il ne commence point par demander : Comment est le paradis, dépêchez-moi ça ? Mais il commence à s'y rendre ». Ou bien je lui dirai comme ce médecin qui racontait : « Si quelqu'un est affligé d'une maladie, alors il ne demande pas : Comment pourrai-je vivre sans cette maladie, quand elle m'a rattrapé ? Mais il se met à travailler à ce qu'elle le quitte ».

Voilà bien ce qu'il faut répondre, à ceux qui demandent des renseignements sur l'avenir. L'avenir est simplement à nous tous, mais il y en a qui sentent le besoin de se mettre en caravane vers l'avenir, et d'autres qui sont les esclaves de l'attachement au passé. Ce qu'il faut à l'humanité, c'est donc une autre mentalité, celle qui mène en avant. Fort heureusement, il y en a des indices. Un Français, dont je ne me rappelle plus le nom, les a vus dans cette image poétique :

L'attachement au sol n'est plus héréditaire, où les trains ont passé, se meurt la vieille terre. Et le fils dernier né des obscurs travailleurs, quand le champ paternel se remplit de fumée, foulille des yeux l'espace aux portes mal fermées. Ah ! l'éternel tourment de respirer ailleurs !

La caravane passera. Et les chameaux y sont bien pour quelque chose. En fin de compte, nous sommes tous de la caravane.

J.-J. IPSEN.

AU SANATORIUM DE BRÉVANNES

Mourir assassine ses malades

Nous avons annoncé il y a trois semaines la manifestation des hôpitaux tuberculeux, qui las de protester vainement contre le régime alimentaire, décideront de manifester dans le bureau du directeur. Une enquête fut ouverte par le célèbre directeur de l'assistance publique M. Mourier, et nous espérons que les malheureux, à la suite de leur action, auraient enfin satisfaction.

Or nous venons d'apprendre que des sanctions viennent d'être prises par l'administration de l'avenue Victoria, non pas contre les véritables responsables, qui par leur incapacité à gérer l'hôpital, obligent les malades à se dresser pour que finisse ce scandale, mais contre les malades eux-mêmes.

Avant-hier, quelques autos de la préfecture de police, arrivèrent à Brevannes, et un certain nombre de tuberculeux furent appellés individuellement au bureau du directeur, bien gardé par les mouches mises au service de Mourier. Sans même permettre aux malades de se changer ou de re-gagner leur salle, on les embaqua dans les voitures qui se dirigeaient sur Paris où on dispersa ces malheureux dans différents hôpitaux.

Une certaine activité a été déployée ces temps derniers, par des hommes célèbres appartenant aux universités françaises, pour arracher aux griffes de la dictature espagnole, un homme libre : le professeur Unamuno. Est-ce que ces célébrités ne sont capables d'élire leurs voix que lorsqu'il s'agit d'une personnalité en vue et ne protestent-elles pas contre les assassinats qui arrachent à leur traitement médical des malheureux sans argent, qui sont obligés d'avoir recours à l'hôpital pour soigner une infirmité, qui est la conséquence d'un régime social vicieux où la tuberculose fait chaque jour d'effroyables progrès ?

DANS les CABARETS

Au Grenier de Gringoire :

Tout autour de soi, ne sont que visages de connaissance. C'est qu'ici, on est en famille. Les camarades y viennent nombreux écouter les chansons de rêve, d'espoir et de révolte dont ils ne sont jamais lassés. Inutile, n'est-ce pas, de vous présenter Charles d'Arras ? Tous les anarchistes le connaissent et ses chansons, bien connues du grand public, sont sur toutes les lèvres des militants et des habitués de nos fêtes de propagande auxquelles il ne marchande pas son concours.

A ses côtés, un lot remarquable de poètes, de chansonniers et de chanteurs.

Mélancolique, voici Lucio Dornano, poète de talent, dont les Messes Patriennes, qu'il va faire paraître sous peu, sont attendues avec une vive curiosité.

Line de Tarbes, douée d'une admirable voix de contralto, nous charme avec « Les Go. and » ; puis, Geo Robert, à la voix chaude, au timbre très agréable, à la diccion parfaite, interprète de villenes chansons : « Les Pébés », « Quand les Lilas fleuriront », etc...

Le poète Marius Brubach, dont Marguerite Greyval dit au concert les œuvres intéressantes, nous expose, avec bonhomie, les récits de l'Amour, garçon de café ».

Dranel, qui fut une dizaine d'années directeur artistique du Cabaret Bruant, — hélas ! là comme ailleurs, on ne garde pas les vieux, — déclame les œuvres du célèbre chansonnier retiré des affaires.

Lucy Vory et Jane Marsan, chacune dans leur genre, sont aussi fort appréciées. De temps à autre vient présenter son concours mon vieux camarade Coladant, de la Muse Rouge, qui s'est voué à l'interprétation des œuvres de Gaston Couté. Egale-ment l'ami Loréat, dont la nouvelle chanson : « La Calomnie » remporte un légitime succès.

Au piano, le maestro Geromini accompagne, à la satisfaction générale.

Je ne saurais trop recommander aux lecteurs du Libertaire de soutenir par leur présence l'œuvre de propagande que pourrions faire dans son cabaret d'avant-garde notre toujours jeune camarade Charles d'Arras.

— P. M.

Les bienfaits de l'armée

Un dirigeable-védettes de la marine a pris feu aujourd'hui alors qu'il évoluait à environ 1000 mètres au-dessus de la banlieue de la capitale. On ne parvint à dégager des débris calcinés, qui vinrent s'écraser sur le sol, que les cadavres carbonisés des cinq hommes de l'équipage.

Un message de Peshawar annonce qu'un détachement de soldats hindous, sous le commandement d'un capitaine anglais, est tombé dans une embuscade près de Chagmail. L'officier et deux soldats ont été tués ; six autres soldats ont été grièvement blessés. Les pertes des rebelles ne sont pas connues.

Voici deux nouvelles qui ne nous feront pas verser beaucoup de pleurs.

Depuis la leçon de 1914, les jeunes gens devraient avoir compris.

Et ma foi, s'il se trouve encore des victimes du militarisme, nous ne pouvons que parodier le refrain :

« Ah ! fallait pas qu'ils y aillent ! »

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ d'un Paria

Sans doute parce que je venais de lire dans Paris-Soir les résultats de l'enquête Sommes-nous honnêtes ?, le rêve que je fis cette dernière nuit me transforma moi aussi en enquêteur. Mais pour ne pas entraîner mes pas dans les sentiers battus par les journalistes qui, malgré les moyens dont ils disposent, n'ont pu réussir à trouver l'un le bonheur, l'autre l'honnêteté, j'avais choisi pour sujet de mon enquête : Sommes-nous des imbéciles ? Avant d'aller plus loin, je dois dire que le succès couronna mon entreprise.

La première personne que je m'en fus interviewer, mon épicier, s'exclama :

« Oui, je suis un imbécile, un nain, un ballot. Tout cela, parce que je suis trop honnête. Tenez, voilà mes factures. Regardez à quel prix j'achète mes marchandises.

Eh bien, je me contente seulement d'un petit bénéfice de cinquante pour cent. Et mon fonds, monsieur, mon fonds que j'ai payé vingt mille francs et que j'ai refusé de céder pour deux cent mille francs, je suis forcée de le laisser aujourd'hui pour cent quatre-vingt mille francs. Au jour d'aujourd'hui, où les gens achètent tout à n'importe quel prix, qu'est-ce que vous dites de cela ? »

Je n'en dis rien du tout et partis pour suivre mon enquête. Le hasard me fit rencontrer un homme qui fut autrefois mon ami d'enfance et qui, par un curieux concours de circonstances, est parvenu à se faire nommer député.

« Ah ! mon pauvre vieux, crois-tu que j'ai été assez bête pour me fourvoyer dans ce métier. Quel tintin ! ... que de démarches pour obtenir une matrice compensation pour les services rendus au commerce, à l'industrie, à la finance de son pays. Et dire qu'il va falloir me représenter une prochaine fois pour avoir la possibilité de passer mes vieux jours tranquille ! ... Quel imbécile je suis ! »

Je ne pus que l'approver, et, sautant dans l'autobus, je m'en allai rendre une petite visite à un académicien célèbre qui lorsque j'ai annoncé que je venais pour une grande enquête du Libertaire, s'empressa de m'avancer un fauteuil.

« Des imbéciles, monsieur, nous sommes tous, plus ou moins. On a passé de longues heures en y prenant des croquis minutieux. La rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or, la rue des Poissonniers, la rue Belhomme, la rue Poulet sont là : il caractérise en quelques lignes telles de ces rues en 1861, toute autre en 1875. Puis vient la nomenclature des immeubles qui m'ont été. Imbécile, je suis, vous l'êtes, nous le sommes tous, tous ! »

Je m'arrachai d'un bond du confortable fauteuil et me sauva. Dans ma précipitation, je manquai de renverser un pauvre bourgeois dont la canne, frottant le bord du trottoir, remplaçait la vue éteinte. « Imbécile », grognai-til.

Il étudie ensuite les métiers que doivent exercer ses personnages : il lit les manuels techniques et s'entretient avec les professionnels. Après une longue note sur le laboratoire, il a rédigé toute une série d'indications sur le travail d'une blanchisserie sur la division de ce travail, sur les prix du blanchissage en son temps, sur les salaires payés. Il accomplit les mêmes recherches pour le coiffeur, dont il énum

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Nous disions dernièrement que le gouvernement polonais avait emprunté à un groupe de financiers italiens quatre cents millions de livres. Il paraît que cette somme n'est pas suffisante pour satisfaire l'appétit ou plutôt la soif des Polonais, car selon les informations, des pourparlers seraient engagés pour conclure un emprunt en Amérique.

Tous les Etats européens ont recours au Nouveau Monde lorsque leurs finances sont embarrassées, et bien loin d'équilibrer le budget du vieux monde, toutes ces dettes entraînent fatidiquement les débiteurs à une faillite plus ou moins proche, à moins que le prolétariat ne consent à travailler un peu plus pour payer les dépenses ridicules de ses mères, car il n'est qu'un moyen de liquider les créanciers, c'est d'offrir en échange de l'argent avancé une somme de travail équivalente.

Les gros industriels ont donc raison, lorsqu'ils affirment que le seul remède à la situation est la production intense. Mais comme ce n'est pas le prolétariat qui a profité de toutes les richesses inutilement gaspillées, il n'y a aucune raison pour qu'il consent à s'user au travail pour le bénéfice de ses exploitants, et il ferait bien de se méfier de la hausse momentanée du franc, qui est due au prêt de cinquante millions de dollars par M. Pierpon Morgan. Or ces cinquante millions de dollars il faudra les rendre avec un intérêt de sept pour cent dans trois mois, et dans trois mois le gouvernement français n'aura pas plus d'argent qu'aujourd'hui. Ce sera de nouveaux impôts qui viendront encore grever le maigre budget de l'ouvrier, car il est bien entendu que c'est toujours lui qui hérite de toutes les dettes que peuvent faire au nom du peuple les Etats, les gouvernements et les capitalistes.

J. G.

ÉTATS-UNIS

L'ACTION DU PRESIDENT WILSON REVELEE PAR LES DOCUMENTS

New-York, 19 mars. — Le président Wilson vient à peine de mourir et déjà paraît en français un ouvrage qui aura un grand retentissement, car il est plein de documents inédits — minutes secrètes du Conseil des Quatre et du Conseil des Dix, rapportées par Wilson lui-même de Paris en une cassette mystérieuse — sur son œuvre personnelle à la Conférence de la Paix. Ce livre révèle enfin ce que fut l'action quotidienne du président dans le règlement franco-allemand et il emprunte aux circonstances actuelles une importance de premier ordre. Il a été composé sur l'ordre et sous la surveillance de M. Wilson lui-même, par M. Stanner Baker, qui fut toujours son confident le plus intime, et il montre d'une façon très curieuse ce que Wilson aurait voulu faire, ce qu'il réussit à faire et ce qu'il ne put pas faire à Paris. On ne laissera pas d'être surpris en France du ton souvent épique de cet ouvrage qui prend parfois les allures d'un véritable réquisitoire contre la politique française, nos grands chefs militaires et certaines personnalités politiques.

L'édition française de cet ouvrage paraît chez l'éditeur Payot, à Paris. — (Radio).

ANGLETERRE

LE CHOMAGE

Londres, 19 mars. — Le nombre officiel des chômeurs était au 10 mars au nombre de 1.113.000, soit 21.142 de moins que la semaine précédente, et 172.023 de moins qu'au 31 décembre dernier.

UNE NOUVELLE MINE DE CHARBON

Londres, 19 mars. — Un nouveau puits charbonnier est actuellement creusé, dans la South Yorkshire. Une profondeur de 335 pieds a été atteinte, mais on présume qu'il faudra creuser jusqu'à une profondeur de 900 mètres. On espère toucher la couche de charbon d'ici un an.

ALLEMAGNE

LA GREVE DES DOCKERS A HAMBOURG

Les dockers de Hambourg ayant repoussé la décision du comité d'arbitrage, la grève continue, et le travail est à peu près nul dans les docks.

LES THEATRES

A "l'Atelier"

LE VEAU GRAS

Pièce en 4 actes, de M. Bernard ZIMMER

Amusante, certes, et animée d'un inépuisable esprit de répartie, cette satire acide et souple tour à tour, qui va jusqu'à la farce, et où les ridicules réjouissants des hommes déguisent heureusement leurs ridiciles tragiques ; mais on oublie vite cette gaîté sarcastique qui joue et fuse à la surface, tandis qu'une grande amertume desséchante persiste, le rideau baissé, qui corroe l'âme à ses places les plus fraîches. A travers tous les grelots de la farce, comme le cœur humain sonne creux sous le doigt expert qui l'ausculte !

C'est qu'il n'y a pas d'amour dans cette pièce, — je m'entends, — pas d'humanité ou trop de pitoyable humanité.

La monstrueuse personnalité de l'argent y plane, y régne, y rampe. Elle occupe toute l'atmosphère, anime tous les cervaux, corrompt tous les êtres : ceux qui le possèdent, ceux qui l'admirent et le courtoisent, ceux qui le désirent, ceux qui en manquent.

A son contact, les êtres réagissent, mais tous de la même éternelle et basse façon. Que le cher honneur des pauvres homm-

tes gens tinte faux contre une pièce d'argent... Un témoin impitoyable marque ici les points. Nous savons d'avance qui gagnera la partie : l'argent, c'est-à-dire ceux qui le détiennent.

Cette pièce me semble donc moins une variante du *Fils prodigue* qu'un épisode humain d'une large portée, inachevé comme la vie même ; ce qui n'empêche aucunement chaque milieu et chaque caractère d'être étudié sous tous ses aspects avec une pénétration aiguë, une force triste, de parfois, car malgré les apparences brillantes et joyeuses de son œuvre, M. Bernard Zinner est un triste, mais un fort.

**

Paul Blanchard, fils d'un pharmacien de province et petit employé à Paris, est devenu, grâce à ses séductions physiques, le secrétaire entretenu d'une opulente duchesse sexagénaire.

Première rançon de son amour du luxe, il se trouve, malgré lui, le complice d'un maître-chanteur qui cherche un collaborateur pour détourner quelques petits ruisseaux dorés de la cassette ducale. Aucune rigidité dans ce caractère encore incertain de jolie fripouille égoïste et sensible, susceptible et désabusé, enclin parfois à l'honnêteté, audacieux à la fois et lâche devant l'image d'une vie de bureaucratie recueille et puissante, bête et mesquine.

En lisant les autres...

O Vérité !

Le *Peuple* publie ce matin un article de Marie-Rolland qui ne manque pas de vérité :

Les patrons, dit-on communément, ont repris du poil de la bête. La bête, c'est la classe ouvrière, qui, depuis 1920, a perdu ses organisations et s'efforce, à cette heure, de retrouver en elle-même la foi en l'émancipation sociale. Une foi, disons-nous ?... Pas, à vrai dire !

Plutôt une conviction solide et profonde basée sur l'expérimentation.

L'équilibre est une loi de ce monde, tant dans le domaine moral que dans le domaine matériel de l'existence. A tout poids, il faut un contre-poids. A toute force, une force contrarie.

Dans toute discussion, une opposition qui ne peut pas être obligatoirement de parti pris évidemment assure l'équilibre par un juste milieu.

La classe ouvrière doit avoir la conviction de ce devoir : constituer sa force, sa puissance, son observation, sa raison : en regard de la force patronale, de la puissance capitaliste, de la domination bourgeoise, de l'autorité des pouvoirs publics.

Mais, cependant, on préférerait lire cela dans un journal dont les dirigeants ne portent pas une si lourde responsabilité sur la grève de 1920 et le domino de gréve pendant la guerre.

Car enfin, si je ne me trompe, ce sont bien là les causes efficientes de la désagrégation des forces ouvrières ?

Et allez donc !

Dans le *Rappel*, le citoyen député-colonel Picot se préoccupe de la marche de la nation dans la prochaine guerre (car, enfin, on ne peut pas en rester là) et voici le morceau le plus épata :

Dans l'ordre social, des dispositions sont à prendre visant les modifications à apporter, pour le temps de guerre, aux règles qui régissent les rapports des citoyens entre eux et avec l'Etat, et notamment en ce qui concerne l'organisation du travail, les œuvres d'assistance et de prévoyance sociales, l'hygiène publique, l'état civil.

Les ressources intellectuelles du pays seront appliquées également à des buts de défense nationale, et les hommes de science devront, comme tous leurs concitoyens, orienter, dès la déclaration de la guerre, « tous leurs travaux dans ce sens. »

Enfin, si pour maintenir le moral du pays, en cas de conflit, on peut compter sur le concours de tous les bons citoyens, il n'en faut pas moins songer à organiser des services de propagande dans lesquels l'Université aura à jouer son rôle.

Et allez donc ! Voici qu'un député trouve que nous pourrions faire la guerre d'une manière plus rationnelle, et l'on mettra en service commandé tous ceux qui pourraient aider les gens à vivre — et ce, à seule fin de les faire mourir.

Espérons que ses électeurs renverront ce colonel au Parlement, car un de ces jours ils pourront avoir besoin de lui pour crever (avec la Science et l'Université).

Vraiment dommage !

Paris-Soir publie en éditorial le bilan du Bloc national :

Maintenant que les projets financiers du gouvernement sont devenus textes de lois, nous sommes en mesure d'établir le bilan complet de la gestion du Bloc national. Il a eu le pouvoir pendant quatre ans. Dans quel état a-t-il pris le pays ? Pour répondre à ces deux questions, point n'est besoin de reprendre, dans leurs termes généraux, les griefs que nous adressons quotidiennement à la politique intérieure et extérieure du cabinet Poincaré. Nos griefs demeurent, et les faits se chargent d'en attester le fond. Mais prenons des chiffres. Leur élégance est irrésistible.

Le 16 novembre 1919 au 18 mars 1924, la dette de la France est passée — non compris la créance anglaise et la créance américaine — de 170 milliards à plus de 350 milliards. Le redressement financier, précaire et provisoire, n'a été obtenu qu'au prix de 12 milliards d'impôts nouveaux, indirects pour la plupart.

L'indice du coût de la vie atteint 505 pour les prix de gros, 441 pour les produits alimentaires. En janvier 1919, la livre était à 29,75, elle grimpa à 40,77 après les élections « bleu-horizon », à 53 francs lors de l'avènement de M. Poincaré, à 61 francs au moment de l'occupation de la Ruhr, et l'on sait par quelles mesures on a pu la ramener ces jours-ci à 117 à 85 francs.

M. Adrien Pressemare, à qui nous empruntons ces chiffres, puisque aux meilleures sources, nous fait observer qu'il convient en outre d'inscrire au passif du Bloc national les milliards dilapidés dans les régions dévastées, le gaspillage des stocks américains, la désastreuse liquidation de la flotte d'Etat, la cession du monopole des allumettes, la suppression de la loi sur la spéculation illicite et la tolérance accor-

dée aux fraudeurs de l'impôt des bénéfices de guerre.

On pourrait poursuivre l'énumération. Tenons-nous-en là.

C'est vraiment dommage que vous vous en teniez là ! On aurait pourtant bien voulu connaître le bilan du Bloc des Gauches de 1906.

Et nous sommes persuadés que n'importe quel Etat coûte encore trop cher pour qu'on n'éprouve une furieuse envie de s'en passer.

A TRAVERS LE PAYS

MYSTERE INSONDABLE

Sur la demande de la Compagnie P.L.M., qui enquête de son côté, l'autorité judiciaire recherche toujours, à propos de la catastrophe du train Calais-Méditerranée n° 19, comment et d'où l'ordre du passer par la bifurcation des Grands Violets fut transmis.

Vers 4 heures du matin, peu avant l'arrivée du train à cette bifurcation, l'aiguilleur reçut un avis téléphonique de le diriger sur les Brotteaux. Mais à Dijon, ainsi que l'enquête l'établit, aucun avis de ce genre ne parvint. D'où venait l'avis donné à la gare de Collonges ? C'est la question qu'on n'a pas encore résolue.

Et nous doutons qu'elle le soit un jour, car il faudrait sans doute reconnaître que la compagnie est la seule responsable en l'occurrence.

Or, vit-on jamais une enquête aboutir à la mise en cause d'une compagnie ?

Enfin ! l'essentiel est que le mécanicien soit hors cause.

HORRIBLE MORT

D'UNE MERE DE FAMILLE

Perpignan, 19 mars. — Mme Soler, habitante Montalba, près de Céret, faisait brûler des ronces quand ses vêtements s'embrasèrent. On ne put que tardivement lui porter secours, et la pauvre femme mourut dans d'horribles souffrances.

Mme Soler, âgée de 55 ans, était mère de 6 enfants, dont une fillette aveugle.

LE PROCES DES INSTITUTEURS CONTRE L'« EXPRESS DU MIDI »

Toulouse, 19 mars. — Les débats du procès en diffamation intenté à l'*« Express du Midi »* par les instituteurs et institutrices laïques, ont commencé cet après-midi devant le tribunal correctionnel présidé par M. Crayol, et ne se termineront que tard dans la nuit s'ils ne sont pas renvoyés à demain.

On se souvient qu'à l'audience, le 15 décembre, le défenseur de l'*« Express du Midi »* souleva l'exception d'incompétence qui fut écartée par jugement motivé du tribunal en date du 26 décembre, renvoyant les débats sur le fond au 23 février.

Mais à cette date, M. Maurice Talmeyr, auteur de l'article incriminé, se trouvait malade, les plaidoiries furent remises au 19 mars.

TOUJOURS LES MEMES !

Hier matin, à 3 h. 50, un incendie se déclara 50, rue du Trésor, dans les ateliers Bureau et Gassin, négociants en fournitures de chaussures.

Quand les pompiers arrivèrent, le premier étage était en flammes, et ce n'est qu'avec peine qu'ils purent protéger une partie du deuxième étage.

Naturellement, on fut obligé d'évacuer plusieurs logements occupés par de pauvres bougres au sixième étage.

Quant aux gens fortunés occupant les étages inférieurs, ils en furent quitte pour la perte de quelques registres.

UN SEXAGENAIRE TUE PAR UNE AUTOMOBILE

Montluçon, 19 mars. — Une automobile conduite par M. Noufier a renversé M. Foucriat, sexagénaire, qui se rendait à son jardin.

Le malheureux, traîné par la voiture sur l'apitoie les « vainqueurs » de France ?

LA LUTTE CONTRE LE CANCER

Lille, 19 mars. — La Commission des maladies sociales, qui s'emploie actuellement à lutter contre le cancer, s'est réunie cet après-midi à la Préfecture du Nord.

Les docteurs Bourdon et Verhaerde ont été chargés d'établir un projet de création d'un centre régional anti-cancéreux. Ce projet sera soumis au Conseil général lors de sa prochaine session.

Gageons que s'il s'était agi d'une étude sur le meilleur moyen de tuer le monde avec les explosifs, les grands quotidiens publieront les photographies de ces deux savants en première page.

Il est vrai que la vérité triomphera un jour du mensonge, s'il est vrai que tout tard, les peuples s'éclaireront à la lueur des événements, s'il est vrai que le passé servira d'exemple aux générations futures, pour empêcher les révoltes de l'avenir.

S'il est vrai que la vérité triomphera un jour du mensonge, s'il est vrai que tout tard, les peuples s'éclaireront à la lueur des événements, qui ont usé de leur autorité pour faire massacrer des millions de travailleurs, se poser en champions de la classe ouvrière, et chercher à l'entraîner dans un nouveau désastre.

révolutionnaires ? Ah oui, nous les sommes ! Et dans la poignée qui travaille à la rédaction du *Libertaire*, on peut les chercher les capitaines, les henchments ou même les simples soldats, qui sacrifient la peau des autres sur l'autel de la patrie !

Révolutionnaires ? Nous fûmes les seuls à la défendre, cette révolution russe que vous avez assassinée. Nous fûmes les seuls à appeler le Proletariat français au secours de son frère slave, et c'est vous, les communistes qui au début avez cherché à étouffer le grand mouvement d'émancipation du peuple slave.

S'il est vrai que la vérité triomphera un jour du mensonge, s'il est vrai que tout tard, les peuples s'éclaireront à la lueur des événements, et rapporcent déplorablement Victor Hugo et Théodore Botrel, il n'en apporte pas moins ici un petit grain de poésie sincère, une salubre bouffée d'indignation qui provoque, m'a-t-il semblé, chez Paul, un accès de tristesse — le dernier peut-être, bien près d'être des remords et du dégoût. Ce rôle a été tenu par Ch. Dullin avec beaucoup d'imagination et de naturel.

**

Marionnettes couleur locale pour jeu de boules, personnages de farce, vénale et médiocre humanité aux mots terribles à force de vérité, tout cela nous fut excellentement rendu par les scrupuleux acteurs de l'Atelier.

A remarquer aussi l'origin

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Dans les Métaux

Mise au point

Un pingouin, délégué au C. C. N., m'a accusé, d'après le compte rendu de l'employé de l'*"Humanité"*, d'avoir voté une motion d'unité dans la C. G. T. U., et ensuite d'avoir constitué un syndicat autonome des métaux.

Le narrateur orthodoxe doit avoir le cerveau obstrué par la fauille et le marbre, car je peux bien dire ici, sans pour cela contrarier mes camarades du syndicat autonome, dont je n'étais pas partisan, que j'ai constitué aucun syndicat autonome.

J'ajoute que le vrai responsable de sa constitution, c'est le citoyen Barrès-Berbar, par sa malhonnêteté commise à la dernière assemblée générale du syndical unitaire, quand, reniant ses propres paroles et ses propres écrits, puis renonçant à la lutte des classes pour la lutte des places, a accepté le poste de secrétaire confédéral. Le voilà le vrai responsable du gâchis dans le Syndicat des Métaux, et responsable aussi que de nombreux bons camarades qui n'ont jamais milité avec la peau des autres, et n'ont pas leur carte de 1924.

Délégué pingouin ! tu t'adresses une fois à ton frère en honnête Barrès-Berbar !

J. MASSOT.

Aux Minoritaires

Les camarades de la Minorité des Métaux qui sont encore au syndicat communiste se doivent de réfléchir et de déterminer leur attitude.

À point de vue des principes du syndicalisme, nous sommes d'accord avec nos camarades du syndicat autonome. Où nous ne le sommes plus, c'est sur la question de militer dans telle ou telle organisation, de rester ou de partir de la C. G. T. U.

Nous ne voulons pas sortir pour aujourd'hui des arguments personnels. Nous voulons seulement que les camarades pensent à la situation. Faut-il rester à la C. G. T. U. pour continuer d'essayer le redressement ? Ou faut-il laisser les politiciens se consumer entre eux et leur retirer la qualité syndicaliste que leur donne notre collaboration ?

En tout cas, les uns et les autres, n'oubliant pas le Congrès des Usines, et au-dessus des tendances, œuvrons pour sa réussite.

B. BROUICHOUX.

Les Comités d'usines

L'on en cause beaucoup et surtout trop de lourrage à ce sujet, car à part quelques exceptions, on peut-on dire qu'il existe dans la Métallurgie un comité d'usine ?

Ce n'est pas en faisant du battage pour une réunion d'atelier où l'on nomme un camarade qui souvent ne sait même pas ce qu'il est qu'une organisation, que l'on fait vivre un comité d'usine.

Cela fait toujours un petit effet pour les employés du journal des masses, et c'est tout. Mais est-ce suffisant ?

Avant de lancer des mots d'ordre de grève générale en soudaine, il serait plus utile d'œuvrer au sein des usines à la constitution des comités qui, à l'intérieur, pourraient faire une rude besogne.

Des copains, en dehors des usines, font beaucoup de bruit, mais une fois dans le bateau il n'y a plus d'hommes. Pourtant il ne faudrait pas croire qu'il n'y a rien à faire. Tout est à faire.

Que d'abord, chaque syndiqué cherche autour de lui des camarades qui comme lui sont organisés, et qu'ils s'emploient à gagner la confiance des compagnons de travail qui les entourent.

Dans les grandes maisons comme chez Renoult, où il y a des centaines d'ateliers, et où il est très difficile de communiquer dans l'usine, il faudrait arriver à trouver un délégué à chaque atelier. Cela n'est pas impossible, mais il faut d'abord que les copains prennent leur propre responsabilité, et qu'ils ne disent pas comme toujours : *« Je suis au milieu de brutes, il n'y a rien à faire ! »*

Que chacun prenne cette chose à cœur en montrant l'exemple. D'abord dans les ateliers où se font des heures supplémentaires, il faut que le militant donne l'exemple de ne pas en faire.

Car cela est répété tous les jours par les non-organisés qui nous disent : *« Comment vous voulez que je ne fasse pas d'heures supplémentaires, mais un tel, qui est syndiqué, fait dix et onze heures de travail, tandis que je n'en fais que neuf ! »*

Comme conclusion, un peu moins de battage dehors. Mais surtout plus d'activité à l'intérieur. De là seulement dépend le comité d'usine vivant, actif, efficace. Un « non-cellulaire ».

Où allons-nous ?

À l'heure où les commandes ralentissent dans les usines, où les patrons plus que jamais emploient leurs magasins et les magasins de leurs concessionnaires, et où d'autre part la vie augmente, un troisième congrès des usines vient de se tenir.

Beaucoup de délégués étaient pour la grève immédiate et générale. Dans l'*"Humanité"*, la C. G. T. U. mène sa campagne, et je m'aperçois que l'on cherche bien la grève générale. Des camarades se figurent parce que des délégués sont nommés dans les usines, que les comités d'usine sont fondés. Hélas ! nous en sommes encore loin. Ils ne sont même pas à la hauteur de ceux qui fonctionnaient pendant la guerre.

En oui, ceux-là faisaient œuvre de syndicalistes. Beaucoup de délégués étaient collecteurs du Syndicat. De ce fait, à la paix, ils plaçaient timbres et cartes, et la caisse syndicale montait.

Et aujourd'hui, depuis que nos malheureux syndicats sont envahis par les politiciens, les délégués d'usine se figurent qu'ils sont à la tête d'une organisation puissante : les comités d'usines. Ils veulent tout au moins la grève générale. Ils parlent de cela comme de loupé une pièce. Ils ne sont certes pas seuls, car il y a pas mal de permanents qui, eux aussi, en sont partisans. Les permanents infidèles aux partis politiques sont même les propagateurs et les animateurs de ce mot d'ordre politique. Pauvres impulsifs, ils ne savent pas dans quel lourbier ils vont s'engager !

Certes les comités d'usines ont du bon, mais il faut qu'ils fonctionnent, pour être capables de mener cette lutte gigantesque.

Je ne tiens pas à faire crier ces enrages d'action — action à faire par les autres — mais l'estime que c'est la vie de la classe ouvrière qui est en jeu.

Honnêtement, nous ne pouvons pas l'entraîner dans une grève qui ne serait peut-être qu'un nouveau 1920.

Les caisses des organisations syndicales sont vides. Pour mener une bataille de cette envergure, il faut de l'argent et de l'unité dans nos efforts. Il faut que ceux qui sont si pressés y pensent et réfléchissent. Il faut d'abord renforcer nos syndicats au point de vue financier et moral, l'unité étant désirée.

Camarades, apportez votre obbole venez-luttez avec nous pour rendre nos organisations habitables pour tous. Venez nous aider contre les mauvais Légers de la politique qui causent la division. Quand ce travail sera fait, nous pourrons livrer avec certitude cette grande bataille contre les capitalistes qui sont causes des misères.

Logique orthodoxe !

DANS LE NORD

Un syndicat communiste scissionniste

Le journal des *Masses* fait, depuis quelque temps, un tam-tam sur le Syndicat des métiers de Lyon qui a repris son autonomie, ainsi que sur les décisions de l'U. D. U. du Rhône.

— Scissionnistes, ceux qui représentent leur autonomie. Scissionnistes, les organismes qui ne respectent pas les statuts de la C. G. T. U., des U. D., etc., déclarent les appointés du Parti communiste et de la C. G. T. U.

Respecter les statuts, cela se comprend à leur manière.

Mais voyons, pourquoi ne souffle-t-on pas mot sur le cas du Syndicat unitaire des mineurs d'Anzin qui, lui aussi, s'est retiré de l'Union locale unitaire de Denain et de l'Union départementale du Nord depuis décembre et qui reçoit régulièrement ses timbres et cartes de la Fédération unitaire du sous-sol ?

Pourtant, ce cas fut soumis d'abord à l'U. D., qui s'est déclaré incomptente.

Puis, soumis à la C. E. de la C. G. T. U., et cela depuis le 14 février.

Depuis... ma foi... silence complet. Personne ne bouge et les as de la Grange-aux-Belles n'ont pas assommé ce syndicat scissionniste de circulaires : ils n'ont pas non plus donné signe de vie à l'Union locale.

Pourquoi ? Cela se devine, car ce syndicat est orthodoxe à fond ; son secrétaire général, Chomé, est même proposé comme candidat aux élections législatives. Mais cela n'empêche pas que son syndicat doive des milliers de timbres à l'Union locale de Denain.

Apprenant par le Syndicat des Terrassiers de la Seine le deuil cruel qui frappe notre camarade Barthe dans le décès de sa compagne, la Féderation du Bâtiment, en la personne des militants composant son bureau fédéral et sa commission exécutive, adresse au camarade Barthe, ancien secrétaire des Terrassiers, et membre de la commission exécutive fédérale, ses fraternelles condoléances pour la perte douloureuse qui y ont vécu d'épreuve.

La levée du corps se fera demain, à 14 h. 30, rue Juge, 23 (15^e arrondissement).

Le tremplin électoral

La propagande syndicale est une excellente plate-forme pour les politiciens. Voici, à ce sujet, un article de *Gernimal*, d'Amiens :

— Les chefs communistes de l'Oise et de Paris — embusqués à l'Union locale de Beauvais, à l'Union départementale des syndicats, à la Fédération du textile — ont profité de la grève pour faire adhérer les grévistes à leurs boutiques politiciennes. Qu'ils sachent, les grévistes, — car ces messieurs certainement ont oublié de leur dire, — que la C. G. T. U. a fourni l'année dernière vingt mille francs à la Fédération du textile, pour les grévistes du textile.

Mais les grévistes n'ont touché que cinq mille francs : le reste — quinze mille — a servi à payer les permanents de la Fédération, car ces messieurs ne travaillent pas pour rien, et ils avaient de l'arrière à toucher.

Et maintenant que vous voilà avertis, ouvriers et ouvrières du textile, adhérez et payez si vous voulez à Paris : si vous tenez absolument à être tondus et à servir d'instruments aux politiciens, il n'est pas au pouvoir de *Gernimal* de vous empêcher.

S. CASTEBU.

Nécrologie

Apprenant par le Syndicat des Terrassiers de la Seine le deuil cruel qui frappe notre camarade Barthe dans le décès de sa compagne, la Féderation du Bâtiment, en la personne des militants composant son bureau fédéral et sa commission exécutive, adresse au camarade Barthe, ancien secrétaire des Terrassiers, et membre de la commission exécutive fédérale, ses fraternelles condoléances pour la perte douloureuse qui y ont vécu d'épreuve.

Le Bureau fédéral.

Communiqués Syndicaux

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion dimanche, à 21 heures précises, salle Raymond-Lefèvre, avenue Mathurin-Moreau, 8.

Présence indispensable de deux délégués par syndicat minoritaire et minorité syndicale constituée.

Ordre du jour : La Commission de travail ; le Comité de l'U. D. ; les Résultats de la Conférence de la Minorité.

Employés des P.T.T. — Commission du journal, aujourd'hui jeudi, à 18 heures, au siège.

Syndicat unique des P.T.T. — Commission exécutive ce soir, à 20 h. 30, petite salle des Grèves.

Congrès fédéral.

Terrassiers-Puisatiers. — Aujourd'hui jeudi, réunion du Conseil, Bourse du Travail, salle des Commissions, 4^e étage.

Employés des P.T.T. — Commission du journal, aujourd'hui jeudi, à 18 heures, au siège.

Syndicat unique des P.T.T. — Commission exécutive ce soir, à 20 h. 30, petite salle des Grèves.

Concours fédéral.

Les terrassiers-Puisatiers. — Aujourd'hui jeudi, réunion du Conseil, Bourse du Travail, salle des Commissions, 4^e étage.

Employés d'assurances. — Les employés et employées de toutes catégories, de toutes les compagnies d'assurances, syndiqués ou non, sont invités à assister à la réunion générale qui aura lieu demain vendredi, à 18 h. 15, à la sortie des bureaux, 12, rue Cadet (grande salle du Grand-Orient), au rez-de-chaussée.

Les tractes annonçant cette réunion seront à la disposition des camarades au bureau 12 (4^e étage), samedi, à 18 heures, et dimanche, de 10 heures à midi.

Employés d'assurances. — Les employés et employées de toutes catégories, de toutes les compagnies d'assurances, syndiqués ou non, sont invités à assister à la réunion pour l'augmentation des salaires, ce soir, à 17 h. 30, maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Boulanger. — Nogent-sur-Marne : Aujourd'hui jeudi, à 17 heures, 162, Grande-Rue, à Nogent.

Papier-Carton. — Fédération unitaire du Papier-Carton, à 21 heures, Comité fédéral.

Tailliers de Pierre-Granitiers, etc. — Au siège dédié à la scission et aux combats pour une coordination plus effectif des efforts, le Comité des Tailliers organise pour le mercredi 26 mars, à 18 heures, salle Bondy, Bourse du Travail, une grande réunion corporative.

Controverse sur la question électorale.

La correspondance concernant le Groupe de Bordeaux devra dorénavant être adressée au camarade Henri Laveau, 12, rue d'Alembert, Bordeaux (Gironde).

Groupe libertaire de Roanne. — Les camarades lecteurs du « Libertaire » sont invités à assister nombreux à une réunion pour la formation d'un groupe des Amis du « Libertaire », qui aura lieu le samedi 22 mars, à 20 heures, au café de la Solidarité, rue de Clermont.

Tous les copains en prennent note.

Causières populaires de Lyon (17, rue Marignan). — La causerie sur « Courdroy », n'ayant pas eu lieu, le vendredi 14 mars, par suite de l'indisposition du camarade Albin, les copains sont invités à venir nombreux demain, au siège, à 20 h. 30.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Réunion du Conseil d'Administration du "Libertaire"

Ce soir, à 21 heures, 9, rue Louis-Blanc, réunion du Conseil d'Administration du LIBERTAIRE. Tous les membres sont inscrits à ce sujet.

Importantes décisions.

Groupe anarchiste universitaire et des 5^e et 6^e.

Ce soir, à 20 h. 30, salle Salsac, 6, rue Saint-Michel, grande discussion sur la propagande antiparlementaire et sur la tenue du Groupe pendant la campagne électorale.

Une causerie sur « les Femmes et la Guerre » finira la soirée.

Groupe du 11^e. — La question de la salaire est résolue. Réunion tous les jeudis, à 20 h. 30, salle du restaurant des Cochers, premier étage, 195, boulevard Voltaire.

Appel à tous les anciens copains du Foyer du 11^e et à tous ceux que notre propagande intéressera.

Ce soir, à 20 h. 30, organisation de la propagande ; décision à prendre : questions diverses.

Jeudi 27 mars, suite de la causerie de Léon Louis.

Les copains qui ont encore des livres du Groupe sont priés de les rapporter.

Groupe du 4^e. — Ce soir, à 20 h. 30, salle Fabre, 35, boulevard de Reuilly, causerie sur « L'anarchie et les Femmes », par Teddy Fraysse.

Invitation aux amis du « Libertaire ».

Groupe du 20^e. — Réunion du Groupe ce soir, 28, boulevard de Belleville, au restaurant du Faisan-Doré.

Causeuse entre copains sur la campagne anti-parlementaire.

Tous les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter.

Groupe d'études sociales de Saint-Denis. — Réunion du Groupe tous les vendredis, à 20 h. 30, Bourse du Travail, 4, rue Suger.

En vue de la réorganisation du Groupe, les camarades sont priés de venir nombreux demain.

Invitation à tous les lecteurs du « Libertaire ».

Groupe de la Garenne-Colombes. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, maison du Peuple, 40, rue de la Pointe.